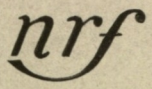
GEORGES NAVEL

PARCOURS

roman



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Au-dessus du lit de mes parents, deux gravures de champ de bataille encadraient un crucifix. A la fête des Rameaux, ma mère ne manquait pas de renouveler la branche de buis soutenue entre ivoire et croix. Le lit de bois ciré était large et tranquille. Les oreillers toujours blancs, ajustés à la même inclinaison, voisinaient avec l'édredon rouge, rebondi sans creux ni bosses, qui le couvrait presque entièrement. Nos murs étaient tapissés de papier à fleurs que mes grandes sœurs s'entendaient à changer avant qu'il devienne trop vilain. C'était le même dans les deux alcôves, la cuisine et la grande chambre où se trouvait le lit des parents. Avec mes yeux de cinq ans, la pièce me semblait vaste, gai le coquelicot du lit, couleur de blé notre parquet de planches. Tout rayonnait. Les jours de « fla-fla », comme mon père nommait les fêtes, l'édredon s'embourgeoisait d'un dessus de lit en dentelles, pesant et plus crémeux que les rideaux des deux fenêtres de la chambre. Couronné d'une pyramide de pots de confiture et de gros pots de grès remplis de saindoux, le haut bahut pour le linge faisait face au lit.

A l'heure du coucher ma mère posait la lampe

Extrait de la publication

sur une commode en dessous des portraits de nos morts. Une jeune fille à chignon haut, les yeux tristes, le visage sévère, un adolescent en tenue d'usine, casquette à visière de cuir, colletin, tricot à rayures des marins et des ouvriers de fonderie. Les trois autres, au berceau et en robette, figuraient dans des cadres plus petits. L'angle qu'occupait le lit des parents attirait le sacré, les souvenirs. Sur la même paroi, près de son diplôme de bon soldat, la montre d'argent de mon père pendait à un clou. L'écrin de sa médaille du travail voisinait avec un vase au bouquet d'herbes folles près de sa photographie en militaire dans un cadre à dorures. Datée de 1875, elle avait été prise à Constantine. La main sur un guéridon, la taille redressée, imberbe, les joues pleines, le chasseur à pied représentait le bleu venu de la culture. Commis de ferme, il avait lâché la charrue pour un engagement de cinq ans dans l'armée d'Afrique. Après l'invasion et la perte de l'Alsace-Lorraine, le jeune patriote avait voulu servir la France. Comme il avait perdu ses parents une dizaine d'années avant le désastre national, s'engager c'était retrouver une grande famille avec pour père un colonel. Il était fils de soldat de carrière. Mon grand-père, avant de revenir à ses vignes de Pagny-sur-Moselle, avait servi quinze ans comme tambour dans les armées de Louis-Philippe. De retour au village natal, il avait continué de taper sur la peau d'âne, ses fonctions d'appariteur de la commune ajoutaient au revenu de

ses tonneaux de vin gris, à sa retraite. La vie civile a ses dangers : il fut tué d'un coup de couteau.

A l'armée, mon père avait appris l'alphabet et le clairon, qui effrayait les derniers lions d'Algérie. Jardinier le dimanche chez les colons de Batna, ordonnance en semaine, de l'argent de poche en suffisance pour ses soirées de faridon, le vin à un sou le litre et l'amour des moukères en rapport, le pays lui laissait des regrets. Depuis, les jours de gaieté, il parlait arbi. En quittant l'armée, il avait voulu être gendarme, mais l'instruction lui manquait trop. Il était devenu manœuvre aux fonderies de Pont-à-Mousson. Sa médaille de trente ans de service voisinait avec l'emblème de son régiment, le cor de chasse de la Sidi-Brahim.

Le chasseur à pied était un vieil homme. A l'heure du coucher, il gémissait en retirant de ses gros souliers ses pieds enveloppés de chaussettes russes. L'abat-jour découpait sur le plancher un cercle rose. Assis, le buste dans la pénombre, les pieds dans le cercle lumineux, il examinait ses durillons et ses cors. Il se déshabillait lentement, toujours en se plaignant de la fatigue de sa journée. Quand il entrait au lit, le sommier craquait sous sa corpulence. Après quelques instants de repos allongé, il clamait d'une voix de chambrée son bonheur d'être enfin couché. « Vive le schloff ! il n'y a que là qu'on est bien ! » disait-il tous les soirs en retrouvant un accent de conscrit.

Hiver comme été il était debout avant cinq

Extrait de la publication

heures. La famille se couchait tôt. Mes deux grandes sœurs s'éclairaient d'une bougie pour rejoindre leur alcôve. Il y avait un Christ au-dessus de leur lit. Marie, en longue chemise et la chevelure pendante, s'agenouillait pour une prière.

Je dormais dans l'alcôve contiguë à la chambre des parents. Deux grands lits de fer s'y alignaient, celui de mes sœurs plus jeunes, celui des garçons. Pendant que mon père se déshabillait, je sautais d'un lit à l'autre en m'enfiévrant à des culbutes. Les doigts qui me pinçaient le nez portaient des taches d'encre : écolière, ma jeune sœur avait deux ans de plus que moi. Les cheveux de Jeanne sentaient le carton de la fabrique où elle travaillait. Elle me saisissait par une patte, amusée par ma colère quand elle pouvait trousser ma chemise. Fâché, l'entrain me quittait. Je m'allongeais entre mes deux frères, René, de sept ans plus âgé que moi, Lucien de dix. Ma mère était la dernière à se coucher. Elle soufflait la lampe après avoir fouillé l'entrebâillement de sa chemise pour saisir une puce qui la tourmentait depuis le moment du matin où elle avait traversé une remise trop fréquentée par les chiens. Elle ne se couchait jamais sans avoir accordé un regard à ses disparus. Après sa victoire rituelle, la nuit régnait dans la chambre. Ma mère repoussait un peu mon père qui ne lui laissait pas assez de place à l'avant du lit. Dans le noir, les chuchotements de René cultivaient ma terreur du diable et de la mort.

En hiver, quand il gelait dehors, il faisait tou-

jours bon chez nous. Quand je me levais, mon père et les grands étaient partis au travail. Hélène galopait vers l'école. A cinq heures du matin, j'avais à peine ouvert les yeux sur un remuement d'ombres, vu ma mère, la première levée, traversant la chambre avec sa lampe allumée, revenir pour secouer les garçons et la jeune fille, les tirer du sommeil doucement. C'était jour de verglas, ou la neige tombait, je savais le temps depuis leur lever par le ton des voix, les recommandations de ma mère aux partants. C'était plus de huit heures quand elle m'appelait. La lampe était soufflée. Je courais à la fenêtre pour voir sur les vitres les dessins du gel, le travail des anges ou de la Vierge pendant la nuit. S'il neigeait, les vitres étaient transparentes, le reflet de neige du toit de la maison d'en face éclairait la chambre, le clocher du village était blanc aussi, son coq figé me faisait pitié, seul dans les hauteurs striées de flocons.

Assis à croupetons, les pieds rentrés sous ma chemise, j'avalais distraitement le grand bol de café au lait, les tartines que ma mère mettait devant moi. La cafetière bleue avait rejoint sa place sur le poêle ronflant. Le lait en bouillant avait versé sur le feu, son odeur se mêlait à celle du café et du pain grillé. Une pendule à coucou répondait à la sonnerie de notre horloge à poids. Sur la table, la marque d'un paquet de chicorée s'ornait d'une caravane en marche près d'une oasis. Elle me faisait rêver aux lointains pays

Extrait de la publication

chauds et poser des questions sur les lions et les crocodiles. Ma mère marchait à pas feutrés, dans le village régnait le silence des jours d'hiver. Les coqs chantaient moins fort dans les poulaillers. Je m'habillais. Ma mère jugeait ma toilette suffisante quand elle m'avait débarbouillé le visage du coin mouillé de son tablier. Elle retrouvait ses sabots à la porte, je la suivais au jardin avec son panier d'épluchures, un seau de pâtée pour le cochon, elle descendait l'escalier de bois, traversait une remise, passait près de la chambre à four où de temps à autre elle faisait cuire notre pain. Pendant que ma mère distribuait la nourriture aux bêtes, notre voisine apparaissait à sa fenêtre, l'ouvrait pour les salutations matinales. Considérations sur la température, la neige fondante ou les dangers du verglas, elle plaignait les partants dans la froidure et l'obscurité, surtout mon père qui travaillait dehors. Quand j'étais seul près d'elle, j'ai toujours vu ma mère sereine, mais en parlant à une voisine, elle accentuait son enjouement, elle ébrouait un peu ses épaules dans le grand froid comme s'il l'eût seulement taquinée et mettait fin à la conversation en marquant du plaisir à retourner au chaud. Notre pommier était triste près de la baraque à cochons. Des tiges de choux de Bruxelles dépassaient de la couche de neige.

A la bonne saison, les bordures des carrés de choux et de laitues, plantés de fleurs variées, m'émerveillaient le matin. Ma mère pouvait faire

de gros bouquets. Quand elle s'affairait avec ses ciseaux, elle était radieuse. Hélène emportait sa gerbe pour fleurir l'église en allant au catéchisme.

Ma mère n'allait jamais à la messe, mais quelquefois, le soir, en revenant des champs, à l'heure de la prière, nous entrions à l'église. Elle touchait l'eau bénite, me tendait ses doigts, se signait. J'imitais son geste. J'aimais les couleurs des vitraux. Quand nous sortions, je croyais connaître un secret. Les maisons du village me semblaient autres, comme un décor. Troublé, je croyais savoir qu'il n'y avait qu'en apparence une vieille femme et un petit garçon. En touchant sa main, son âme illuminée par la foi passait dans la mienne. La coulée de sa main m'émouvait davantage, me donnait la sensation que nous ne formions qu'un seul être.

Entre des champs et des vergers, comme de nombreux villages lorrains, le pays s'étire en longueur. Notre enclos voisinait avec les murs du parc d'un château dont les tilleuls et les marronniers attiraient les oiseaux de la forêt. Dès l'aube commençait le ramage. Réveillé par le départ des grands, je m'engourdissais dans le sommeil sans cesser d'entendre siffler les merles. En m'éveillant le matin j'ai toujours cru au paradis.

Derrière le mur de notre jardin coulait un ruisseau où ma mère rinçait ses lessives. La belle saison ramenait les libellules, les papillons sur les orties et les bardanes des rives, des épanouissements de blancheurs dans le verger à côté. L'eau

était claire, peu profonde, elle coulait sur des débris de vaisselle colorée, des oies, des canards naviguaient. Quand ma mère lavait, je jouais avec les scarabées bleus, les coccinelles. Toutes les couleurs se tenaient en rapport avec le ciel, le terrestre s'accordait à l'invisible, les croyances aux anges faisaient musique, par beau temps j'étais grisé. Parfois, inquiet un moment, l'eau transportait une portée de chatons noyés, ou les cloches avaient sonné le glas, j'avais soudain peur que le monde désenchanté soit le vrai monde. Un moment j'étais coupé de mes rêves, tendu pour mieux voir, écouter. Je regardais les champs, le ciel vide des présences dont je l'avais peuplé. Ma mère mourrait, je la perdrais pour toujours. Elle avait des cheveux gris, ma joue touchait ses lunettes, je l'embrassais. Je retournais à mes coccinelles quand elle m'avait rassuré. J'aurais voulu devenir grand sans qu'elle vieillisse.

En été pour aller aux champs elle se coiffait de la halette lorraine. Une couche épaisse de jupons enflait sa silhouette. Elle portait toujours un tablier de jardinier, un caraco dégageait ses bras hâlés. Pendant qu'elle s'occupait à biner les pommes de terre, couché sur la terre chaude je regardais les nuages changer. Les cloches de Montauville répondaient aux cloches de Maidières, sonnaient les heures et les offices. On n'était jamais très seuls, le silence n'était jamais pesant.

En revenant du champ de manœuvres, des détachements de soldats passaient sur la route. J'ad-

Extrait de la publication

mirais les dragons, je rêvais d'être grand et d'avoir un cheval. Ma mère se redressait pour regarder la troupe, sourire à la jeunesse, je criais des bonjours. Un de nos champs était près du cimetière. En revenant ma mère laissait sa brouette, poussait doucement la grille, nous entrions à pas légers chez les dormeurs. Quand le fossoyeur était là creusant une nouvelle fosse, je regardais bien la terre profonde, en songeant moins à l'enfer qu'au poids de la glaise sur les cercueils. Aucun des nôtres n'était enterré là, tous reposaient au cimetière de Pont-à-Mousson. Ma mère entrait là par politesse, visite à d'anciennes relations, pour prier sur quelques tombes. Nous sortions. Après avoir assuré l'équilibre d'un sac d'herbe, ma mère reprenait sa brouette. Face au soleil couchant, nous marchions dans un silence recueilli. Ebloui par une autre lumière, la poussière du chemin me semblait celle de l'éternité.

Extrait de la publication

Mon père avait le vin gai, l'ivresse patriotique. Il soupçonnait de sentiments germanophiles un agent de Pont-à-Mousson qui plusieurs fois l'avait conduit au poste pour faire cesser ses Marseillaises et ses Vivats à la Sidi-Brahim. Inquiète les soirs de paye, ma mère m'envoyait à sa rencontre pour lui éviter les tentations d'un tour en ville. Dès que j'ai eu les jambes assez longues, j'ai fait le parcours de Maidières à la route des Forges. Le gaz l'éclairait d'une lumière souffrante, avec d'inquiétants points d'ombre. Des trains passaient sur le talus. La lune dansait dans les nuages, elle ressemblait aux affiches du cirage, sa vue me rassurait. Dès le commencement, la route sentait l'enfer, le minerai. A la sortie, après le mugissement du « gueulard », mon père accrochait un jeton de cuivre au contrôle sous le regard du gardien en képi. J'embrassais sa joue piquante, sa main était dure comme de la corne, elle était souvent écorchée. Il avançait en tanguant sur ses pieds douloureux. Il s'arrêtait au caboulot pour boire une chopine, retrouver des compagnons. Comme lui, c'étaient de vrais mâles à longues moustaches, les joues couvertes d'une barbe de

Extrait de la publication

fin de semaine, des hommes forts qui sentaient la sueur de fonderie. Ils avaient des dents jaunies et des creux entre. J'hésitais à mettre ma main dans leurs grandes pinces. Ils la serraient sans me faire mal. Ils buvaient le vin d'Algérie dans des verres épais. Un paquet de gris circulait entre les buveurs. Dans le nez je recevais de la fumée âcre en admirant la force et la bonté des hommes qui m'avaient fait peur. Pendant qu'ils se racontaient des histoires de régiment, j'habillais en couleurs d'Epinal les anciens zouaves, spahis, marins, tous ces lascars vêtus de colletins, de largeots et de ceintures de la terrasse. Mon père sortait d'un portefeuille noirci la photo d'un caïd en turban et burnous, celle d'une moukère de ses souvenirs. On se montrait des tatouages. A une autre table, solitaire et le regard fauve, un ancien Bat'-d'Af' devant une absinthe, foulard au cou, visière cassée, soutenait de son air bravache l'honneur d'avoir servi aux Joyeux.

En hiver j'allais attendre à la gare de Pont-à-Mousson mes grandes sœurs qui revenaient d'une fabrique de Pagny-sur-Moselle. La station un moment s'animait des rires, des exclamations d'une jeune foule, des claquements de portières. J'embrassais des joues qu'un peu de poudre de riz avait parfumées. Je marchais entre Marguerite et Marie, le rayonnement de leur corps sans pesanteur m'enveloppait d'une certitude affectueuse. S'il pleuvait, ma mère m'envoyait leur porter un parapluie. J'avais marché dans le noir, d'un bec de

Extrait de la publication

gaz à l'autre sous le crépitement des gouttes. Près d'elles, aux lumières des boutiques, la pluie était plus belle, elle ruisselait en gouttes d'argent, mêlait son bruit à leurs propos. J'étais bien près d'elles sous la pluie, j'étais bien près d'elles quand il neigeait, aux premières fines neiges avant la Saint-Nicolas. Dans la gare où je les attendais à l'abri d'un auvent, un fin grésil commençait de couvrir la voie. La locomotive apparaissait en éclairant devant elle des stries blanches. J'embrassais la neige sur des joues humidifiées par les atteintes des flocons qui dès la descente du train avaient poudré mes sœurs en s'attardant en poussière fondante sur les fourrures de leurs cols en peau de lapin, leurs manchons, sur la plume de leurs chapeaux à larges ailes. Une couche de neige, guère plus épaisse qu'un drap, couvrait le trottoir. Elle ouatait les bruits ordinaires. Les becs de gaz en chapeau blanc répandaient une lumière plus douce. Sous leur abat-jour, un fiacre sortant de la nuit passait brillant et presque irréel. Les grands marronniers de la promenade profilaient leurs silhouettes au plus haut de la nuit. Il semblait faire bon dans les maisons. Les lumières aux façades s'accordaient intimement à la nuit neigeuse, à l'étouffée des pas. Mes sœurs rentraient rarement à Maidières sans avoir fait un tour en ville. Parfois nous entrions dans un grand bazar. En réglant un achat, sous le regard des mannequins de cire, des vendeurs cérémonieux, de la caissière hiératique, les grandes sœurs me parais-

Extrait de la publication

saient accomplir un acte très difficile. Je ne savais pas compter l'argent. Elles entraient aussi dans une pâtisserie sans être timides devant la belle dame à bonnet blanc qui me tendait une tarte aux cerises. Nous revenions sur nos pas. La gare était déserte, un cheminot agitait une lanterne, la lumière rouge à l'arrière d'un train s'enfonçait dans la nuit. Le chemin de retour était peu éclairé. Si mes sœurs avaient rencontré une amie, les filles parlaient des histoires d'amour de leurs compagnes de travail, mariages, fiançailles, abandons. Délaissée par un dragon, une jeune fille s'était jetée dans la Moselle, une autre était partie à Paris « faire la vie ». Un parfum discret de poudre et de violette, un froufrou de jupes, une chaleur, une conversation chuchotée où se mêlaient des exclamations apitoyées adoucissaient le sentiment que j'avais de la grande nuit. Les filles de fabrique se nourrissaient mal. Elles partaient le matin avec un casse-croûte au pâté d'Italie qui leur servait de repas à midi. Un coup de froid, une bronchite, quelques-unes s'en allaient doucement de la poitrine. Quand nous quittions la jeune amie, mes sœurs murmuraient : « Elle n'ira pas loin, la pauvre... » Elle toussait beaucoup.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ROMANS - RÉCITS - NOUVELLES

JANVIER - JUIN 1950

RAYMOND ABELLIO

Les Yeux d'Ezéchiel sont ouverts

MARC BERNARD

Une journée toute simple

PIERRE BETTENCOURT

La Folie gagne

MAURICE BLANCHOT

Thomas l'Obscur
(nouvelle version)

LYDIA CHWEITZER

Les Voyageurs

MARGUERITE DURAS

Un Barrage contre le Pacifique

JEAN DUTOURD

Une Tête de Chien

JEANNE GALZY

La Femme étrangère

JEAN GIONO

Les Ames fortes

SERGE GROUSSARD

La Femme sans passé

GEORGETTE HENRY

Permis de Séjour

MARCEL JOUHANDEAU

Un Monde

JOSEPH KESSEL

LE TOUR DU MALHEUR

I. La Fontaine Médicis | II. L'Affaire Bernan
III. Les Lauriers roses

PIERRE MAC ORLAN

Le Bal du Pont du Nord (La Nuit de Zeebrugge),
suivi de Entre deux Jours

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

MÉMOIRES DU FILIPIN

Mon Père n'est pas mort

GUY MAZELINE

LE ROMAN DES JOBOURG

Les Loups

RENÉ MASSON

L'Orgue à Bouteilles

ROGER NIMIER

Perfide

BRICE PARAIN

La Mort de Socrate

CHARLES-LOUIS PARON

Marche-Avant

DOMINIQUE PONCHARDIER

Les Pavés de l'Enfer

JULES SUPERVIELLE

Premiers Pas de l'Univers

VIOLET TREFUSIS

Les Causes perdues

MICHEL VINAVER

Lataume

ETS. DHUIEGE, IMP. - BAGNEUX (SEINE)

Extrait de la publication